

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

G A S

C O N.



Sans crainte, sans soucis, je ris, je suis Gascon :
J'amuse les passants, et m'en blâmera-t-on ?

C'est moi qui déridant le front le plus sévère,
Souvent par un bon mot pousse la colère.

CHRONIQUE LITTÉRAIRE ET POLITIQUE.

Vol. I.

QUÉBEC, 10 MARS, 1858.

No. 2.

Variétés.

LE ROSSIGNOL.

Que de questions ne fit-on pas sur le merveilleux rossignol que tout le monde connaissait, excepté toutes les personnes de la cour.

Enfin ils rencontrèrent dans la cuisine une pauvre petite fille qui dit : Oh mon Dieu ! je connais bien le rossignol ! Qu'il chante bien ! On m'a donné la permission de porter tous les soirs à ma pauvre mère malade ce qui reste de la table ; elle demeure là-bas près du rivage, et lorsque je retourne chez nous, je me repose dans la forêt et j'entends chanter le rossignol. Souvent les larmes m'en viennent aux yeux, car cela me fait autant de plaisir que si ma mère m'embrassait.

— Petite cuisinière, dit l'aide de camp, je t'attacherai officiellement à la cuisine et je te donnerai la permission de regarder manger l'empereur si tu peux nous conduire auprès du rossignol, car il est invité pour aujourd'hui à la soirée de la cour.

Ils partirent pour la forêt où le rossignol chantait d'ordinaire. Au milieu de leur marche une vache se mit à mugler.

— Oh ! dit l'aide de camp, le voilà ! Quelle voix forte pour un si petit oiseau ! Il me semble, ma foi, que je l'ai déjà entendu.

— Non, ce sont des vaches qui meuglent, dit la petite cuisinière. Nous sommes encore loin.

Les grenouilles du marais se mirent à cresser.

— Dieu ! que c'est beau ! dit le chapelain de la cour. — Je l'entends ! C'est aussi harmonieux que les petites cloches de l'église.

— Non, ce sont les grenouilles, dit la petite cuisinière, mais je pense que nous l'entendrons bientôt.

Et voilà que le rossignol commença à chanter.

C'est lui, dit la petite fille ; écoutez ! écoutez ! le voilà ! Et elle montra du doigt un petit oiseau gris, en haut dans les branches.

— Est-ce possible, dit l'aide de camp ; je ne me le serais jamais figuré ainsi. Quel air simple ! il a sûrement perdu toutes ses couleurs en se voyant entouré par tant de grands personnages.

— Petit rossignol, lui cria la petite cuisinière, notre gracieux empereur désire que vous chantiez devant lui.

— Avec grand plaisir, répondit le rossignol ; et il se mit à chanter que ce fut un bonheur.

— C'est un véritable harmonica, dit l'aide de camp. Et regardez donc ce petit gosier comme il travaille. Il est bien singulier que nous ne l'ayons jamais entendu avant aujourd'hui ; il aura un grand succès à la cour.

— Chanterai-je encore une fois devant l'empereur ? demanda le rossignol, qui croyait que Sa Majesté était là.

— Mon charmant petit rossignol, dit l'aide de camp, j'ai le vif plaisir de vous inviter pour ce soir à la fête de la cour, où vous ravirez Sa Majesté Impériale avec votre chant admirable.

— Il se fait mieux entendre au milieu de la verdure que partout ailleurs ; cependant j'irai volontiers, puisque l'empereur le désire.

Dans le château, on avait fait des préparatifs extraordinaires. Les murs et les carreaux de porcelaine brillaient aux rayons de cent mille lampes d'or ; les fleurs les plus éclatantes, avec les plus belles clochettes, garnissaient les corridors. Avec tout le mouvement qu'on se donnait, il s'établit un double courant d'air qui mit en branle toutes les clochettes et empêcha de s'entendre.

Au milieu de la grande salle où l'empereur était assis, on avait placé une baguette dorée pour le rossignol. Toute la cour était présente, et la petite cuisinière avait reçu la permission de regarder à travers la fente de la porte, car on lui avait conféré le titre officiel de cuisinière impériale.

On était en grande toilette et en grande tenue, et tous les yeux étaient fixés sur le petit oiseau gris auquel s'adressaient tous les mouvements de la tête de l'empereur.

Et le rossignol chantait d'une manière si admirable que les larmes en vinrent aux yeux de l'empereur. Oui, les larmes coulaient sur les joues de l'empereur, et le rossignol chantait de mieux en mieux. Sa voix allait jusqu'au fond du cœur. Et l'empereur était si content qu'il voulut que le rossignol portât sa pantoufle d'or autour du cou, mais le rossignol refusa. Sa récompense était assez grande déjà.

— J'ai vu des larmes dans les yeux de l'empereur, dit-il, c'est pour moi le plus riche trésor. Les larmes d'un empereur ont une vertu particulière. Dieu le sait, je suis suffisamment récompensé. Et là-dessus il recommença ses chants si doux.

— Quelle coquetterie charmante ! dit chacune des dames, et pour ressembler au rossignol, elles se mirent de l'eau dans la bouche pour faire des roulades quand on leur parlait. Les laquais et les valets de chambre manifestèrent aussi la plus vive satisfaction, ce qui ne veut pas peu dire, car ce sont ces gens-là qui sont les plus difficiles à satisfaire.

Bref, le rossignol eut le plus grand succès.

A partir de ce jour, il lui fallut vivre à la cour. On lui donna une cage avec la permission de se promener deux fois le jour et une fois de nuit. Il était alors suivi de douze domestiques, dont chacun lui avait attache

ché au pied un ruban de soie qu'il avait grand soin de ne pas lâcher. Une telle promenade ne devait sans doute pas être des plus agréables.

Toute la ville parla dès lors de l'oiseau prodigieux, et ne s'intéressait plus qu'à lui. Quand deux personnes s'abordaient, l'une disait aussitôt : "le ros..." et avant qu'elle eut fini, l'autre avait déjà prononcé : "signol !" et on s'était compris.

La faveur dont l'oiseau jouissait dans le public, était si grande, que onze enfants de charcutier furent appelés rossignols, quoique leur gorge ne possédât pas une seule note harmonieuse.

Un jour l'empereur reçut un gros paquet sur lequel il y avait : "le rossignol."

"Voilà sans doute un nouveau livre sur notre célèbre oiseau," dit-il. Au lieu d'un livre il trouva un petit objet mécanique en fermé dans une boîte. C'était un rossignol artificiel qui devait imiter le rossignol vivant; il était tout couvert de diamants, de rubis et de saphirs.

Dès qu'on eut remonté le mécanisme, il se mit à chanter un des morceaux que le véritable rossignol chantait aussi; et en même temps on voyait remuer sa queue sur laquelle étincelaient l'or et l'argent. Autour du cou il portait un ruban avec cette inscription : "Le rossignol de l'empereur du Japon est pauvre en comparaison de celui de l'empereur chinois."

"C'est magnifique," dirent tous les courtisans, et celui qui avait apporté l'oiseau artificiel reçut le titre de grand interlocuteur de rossignols auprès de Sa Majesté Impériale.

"Qu'on les fasse chanter ensemble; ce sera un superbe duo," dit l'empereur.

Et on les fit chanter ensemble; mais le duo n'allait pas du tout; car le véritable rossignol chantait avec son inspiration naturelle, et l'autre, grâce au mouvement des cylindres.

"Ce n'est pas la faute de celui-ci, dit le chef d'orchestre de la cour, en désignant l'oiseau artificiel, car il chante parfaitement en mesure, et on dirait qu'il a été formé à mon école."

On le fit donc chanter seul; il eut autant de succès que le véritable, et il plaisait bien davantage aux yeux; car il brillait autant que les bracelets et les broches des dames de la cour.

Il chanta ainsi trente fois le même morceau et sans la moindre fatigue. Ses auditeurs auraient bien voulu le faire recommencer encore, mais l'empereur pensait que c'é-

tait légitimement le tour du rossignol vivant... Mais où était-il? Personne n'avait remarqué qu'il s'était envolé par la fenêtre pour régagner sa verte forêt.

"Qu'est-ce donc?" dit l'empereur, et tous les courtisans murmuraient d'indignation et accusaient le rossignol d'ingratitude. "Heureusement nous avons ici le meilleur des deux," dirent-ils; et ils se consolèrent en faisant chanter à l'oiseau artificiel le même morceau pour la trente-quatrième fois.

Ces messieurs n'étaient pourtant pas encore parvenus à le savoir par cœur, parce qu'il était très difficile.

Et le chef d'orchestre manqua d'expressions pour vanter l'oiseau; il surpassait de beaucoup, assurait-il, le rossignol véritable, non seulement par sa robe et ses pierreries, mais aussi par son organisation intérieure.

"Car, voyez-vous, messeigneurs, et vous, grand empereur avant tous, chez le véritable rossignol on ne peut jamais calculer sûrement les notes qui vont suivre; mais chez l'oiseau artificiel tout est déterminé d'avance. On peut l'expliquer, on peut l'ouvrir, on peut montrer où se trouvent les cylindres, comment ils tournent, et de quelle manière les mouvements se succèdent.

"C'est notre opinion," dirent-ils tous, et le chef d'orchestre obtint la permission de montrer l'oiseau au peuple le dimanche suivant. L'empereur ordonna aussi de le faire chanter, et tous ceux qui l'entendaient furent aussi transportés que s'ils s'étaient enivrés avec du thé, ce qui est tout à fait chinois, et tous s'écrièrent en même temps : "Oh !" en levant l'index et en remuant la tête.

Mais les pauvres pêcheurs qui avaient entendu le véritable rossignol dirent : "C'est gentil; les mélodies sont semblables, mais il y manque je ne sais quoi."

Le véritable rossignol fut banni de la ville et de l'empire.

L'oiseau artificiel eut une place d'honneur sur un coussin de soie auprès du lit de l'empereur. Tout l'or, tous les bijoux qu'on lui avait offerts étaient étalés autour de lui. Il avait reçu le titre de grand chanteur impérial du dessert de l'empereur, placé qu'il était classée au numéro un du côté gauche, suivant la hiérarchie officielle des fonctionnaires de la cour. Car l'empereur regardait ce côté comme le plus important, à cause de la place du cœur; vous devez bien savoir qu'un empereur même a le cœur à gauche.

Et le chef d'orchestre composa un ouvrage de vingt-cinq volumes sur l'oiseau artificiel : le livre était si long et si savant, et tellement rempli des mots chinois les plus

difficiles, que chacun se vantait de l'avoir lu et compris; faute d'une pareille déclaration, on se serait soi-même rangé au nombre des niais en s'exposant à se faire marcher sur le ventre.

Tel fut l'état des choses pendant toute une année. L'empereur, la cour et tout le peuple chinois savaient par cœur chaque petit glou-glou de l'oiseau artificiel. Cette raison même leur rendit l'air d'autant plus agréable, puisqu'ils pouvaient à leur choix ou le chanter ou l'accompagner. Les gamins des rues chantaient tzi, tzi, tzi-glou, glou, glou! et l'empereur faisaient chorus avec eux. Si vous saviez comme c'était beau!

Mais un soir que l'oiseau mécanique chantait de son mieux, et que l'empereur l'écoutait dans son lit avec délices, on entendit tout à coup dans l'intérieur du corps, crac! puis, br-rr-ou-ou; toutes les roues prirent le galop, et la musique s'arrêta subitement.

L'empereur sauta hors du lit, et envoya chercher son médecin ordinaire; mais celui-ci n'y put rien. Ensuite on fit venir un horloger qui réussit en effet, après beaucoup de paroles et un long examen à réparer l'oiseau; mais il recommanda de le bien ménager, parce que les pivots étaient usés, et qu'il était impossible d'en introduire de neufs.

Quelle désolation! On ne pouvait plus faire chanter l'oiseau artificiel qu'une fois par an, et cette fois même était presque de trop. Mais à chaque séance solennelle, le chef d'orchestre fit un petit discours rempli de mots inintelligibles, où il expliquait que le chant était plus parfait que jamais, et après cette affirmation le chant était plus parfait que jamais.

Cinq années s'étaient écoulées ainsi; lorsque le pays fut plongé dans une profonde douleur. Les Chinois aimaient beaucoup leur empereur, mais il tomba malade et l'on disait qu'il allait mourir. Déjà on avait élu un nouvel empereur, et le peuple était assemblé sur la place. On demanda à l'aide de camp comment se trouvait le vieil empereur.

"Peuh!" répondit-il en secouant la tête. L'empereur était étendu pâle et froid dans son grand lit magnifique. Toute la cour le croyait mort; chacun courait donc saluer le nouvel empereur.

Les domestiques répandirent la nouvelle partout, et les femmes de chambre avaient profité de l'occasion pour donner un thé. Partout, dans les corridors et dans les salles, on avait placé des tapis pour amortir le bruit des pas; tout le château était silencieux!

(A Continuer.)

Le Gascon.

QUÉBEC, 10 MARS, 1858.

Chronique parlementaire.

Nous vous assurons, lecteur, que ce n'est pas une mince besogne que de faire une chronique parlementaire. Si encore nous n'avions qu'à reproduire les faits, gestes, grimaces et contre-grimaces des dignes représentants de la nation, oh! cadédés! nous nous croirions aux anges. Car, qu'est-ce que copier vingt, trente, quarante lignes par jour ou demi-journée? rien du tout. Mais, mordieuse, il ne s'agit pas seulement de copier, il faut juger, il faut peser les choses, en prendre la crème, et vous la servir *ad libitum*.—C'est là où se trouve le difficile.

Cependant, il en pleuvra des difficultés avant de nous faire lâcher prise! Qui pourrait vainement une *Gascon* bien déterminé? Nous prenons donc notre courage à deux mains, nous mettons nos lunettes à cheval sur notre nez, nous prenons notre plume et nous disons: n'attendez pas que nous vous donnions la position respective des deux parties qui divisent la chambre: nous serions bien en peine de le faire.

Il est bon de remonter un peu dans la nuit du passé: L'élection du *Parleur* n'a été signalée par aucun incident bien remarquable: néanmoins, l'infatigable babillard McKenzie a trouvé le tour de *traiter* les ministres et leurs adhérents de *ventrus* tout simplement, et d'égayer un peu la chambre aux frais et dépens de l'homme aux *quinze milles voix*. Si le *Gascon* est été membre en cette circonstance, il n'aurait pas manqué de donner une petite leçon au bonhomme. Il lui aurait dit que lui, (McKenzie), s'il n'est pas *ventru* ce n'est pas faute d'avoir voulu l'être: mais quand on ne rencontre et ne mange partout, comme lui, que des chardons et des épines, on vient tout le corps *piquant*, le ventre resté *mince*, et la tête encore plus *vide*. Reste à savoir maintenant si les ministériels sont plus *ventrus* que les autres. Le *petit Fantastique*, qui se vante de fouiller partout, devrait bien nous éclairer sur ce sujet.

Quant à M. *Alley*, il me fait absolument l'effet du Chevalier à la Triste-Figure, ou plutôt du gouverneur de l'île Bayataria, venant de recevoir sa promotion. Il a fait des clignements d'yeux! Le Grand Brown, lui, ce député à la voix intrépide et sonore, aux prétentions incroyables, et son digne et jeune acolyte, Wallbridge, voyant qu'il leur était impossible de prendre le ministère sur le *peu*

qu'il a avancé dans le discours du trône, se sont hâtés de proposer une foule de résolutions, d'amendements, etc., etc., pour embrouiller les choses de plus en plus. Mais nous espérons qu'on enverra ces deux *Normands* se promener quelque temps, avant de prêter seulement une minute l'oreille à leurs prétentions cangrenues.

Ce cher Brown n'est pourtant pas trop turbulent cette année. Il a bien, il est vrai, voulu mettre "sa représentation basée sur la population," mais c'est seulement pour entretenir la chaleur parmi ses compagnons et pour montrer qu'il n'est pas inactif: car il sait bien qu'il ne réussira pas. Un sourire de satisfaction court sur ses lèvres, le calme et la placidité règnent dans tout son être; il se *pavane* en voyant l'empire qu'il exerce sur ses *conjointes* du H.-C. Tel, un lion, après une expédition où il lui a fallu déployer son courage et son intrépidité, dort tranquille sur les dépouilles qu'il a emportées. Il ne faut pourtant pas trop s'y fier; cet être là peut se réveiller, et recommencer sa croisade.

Nous ne dirons rien ici de la motion de M. Cauchon, demandant à annuler l'élection de Québec: nous traitons cette question dans un autre endroit de notre feuille.

Les dernières nouvelles nous apprennent que la plupart des paragraphes de l'adresse sont adoptés par la chambre.

Nous nous apercevons que quelques membres H.-Canadiens veulent ressusciter d'anciens ferments de discorde, on a inventé de nouveau contre les B.-Canadiens: mais nous espérons que ces derniers feront leur devoir. La meilleure réponse que l'on puisse faire à des discours semblables à celui de M. Patrick et ses confrères, est le silence absolu: car ils ne valent pas la peine d'être relevés.

Les débats sur l'adresse ont donné occasion de manifester l'esprit qui règne chez certains membres de la chambre. M. Dorion reproche au ministère présent de n'avoir pas parlé du siège du gouvernement ou de ne pas en avoir dit assez long. Nous disions nous, l'autre jour, que c'était peut-être par honte, mais, comme l'a fait remarquer M. Dorion, il y avait là dessus peut-être quelque ruse. Ce qui est très-vraisemblable.

Le *Gascon*, lui, dit que le ministère n'aurait pas dû chercher à tromper par la ruse; que s'il ne se sentait pas, on ne se sent pas encore assez fort pour aller ouvertement, il n'a qu'à se cacher au plus vite.

M. Cartier se lève ensuite et prend occasion du discours de M. Dorion pour repro-

cher aux membres de l'opposition de ne pas s'accorder entre eux. Chétif raisonnement! en effet: qu'est ce que l'opposition? N'est-ce pas, dans la force du terme, la réunion des membres qui ne sont pas favorables, et n'appuient pas l'administration présente? C'est que d'aller voir dans la désunion des gens de l'opposition un motif pour supporter l'administration!

M. Cartier n'a pas belle grâce de l'affront qu'il a essuyé durant les élections de la cité de Montréal.

M. Hogan parle ensuite: il accuse certains des ministres d'être des *ventrus*. Il allait appuyer ses paroles de *preuves* lorsque le parleur lui a tout simplement coupé la parole en lui disant qu'il employait un langage inconvenant.

M. McGee dit que le discours du trône est obscur; beaucoup de paroles peu de mots. Le gouvernement devrait encourager les manufactures dans le Bas-Canada. Si on avait fait ainsi, on ne verrait pas 45,000 canadiens dans l'état de New-York. Il s'offre à donner une leçon de Géographie à M. Loranger. Celui-ci lui répond qu'un homme qui a voyagé comme lui (M. McGee) est certainement en état d'enseigner la Géographie. Nous regrettons que l'hon. Secrétaire-Provincial ait employé à ce sujet un langage un peu léger, ou plutôt trop *satyrique*.

M. Cauchon présente ensuite sa motion sur l'élection de Québec.

—*—*—

"Le Fantastique" au berceau du "Gascon."

Nous attendions l'autre jour avec hâte l'accueil des autres journaux: nous étions surtout impatients de voir *le Fantastique* se prononcer. Il a été si aimable à notre égard, qu'il mérite bien certainement de notre part un salut bien plus profond que celui que nous lui avons fait dans notre premier numéro: nous avions en effet tant de choses à dire à nos lecteurs! *Le Fantastique* aura sans doute compris.

Dans une famille où il y a plus d'un bambin, le plus jeune est ordinairement celui qui a la plus grande part de caresses et de dragées: des bras de la nourrice il passe dans ceux de la maman, des bras de la maman sur les genoux du papa. Les autres marmots semblent quelquefois jaloux, et ce n'est que plus tard qu'ils comprennent que cette préférence est toute naturelle, et que l'affection des parents n'en est pas moins également répartie entre tous leurs enfants. Mais s'il en est ainsi au sein des familles, il ne s'en

suit pas que ce soit la même chose pour les lecteurs et les journaux : chacun comprendra la différence. Bien sots donc sont ces confrères qui voient d'un œil d'envie la naissance d'un nouveau journal (farceur ou sérieux,) qui ont des yeux d'Argus pour découvrir une arrière-pensée, une intention hostile là où il n'y a que bienveillance et franchise. Parbleu ! *Le Gascon* n'aime pas les gens de cette espèce, qui vous jugent d'une manière si sommaire un nouveau venu avant même qu'ils l'aient apprécié. Apprenez que le *Gascon* se charge de *casser* impitoyablement tous les jugements de cette sorte, si on consulte sa sagesse.

Le Fantastique est de notre opinion là-dessus : il nous l'a prouvé Jeudi dernier par la franche poignée de main qu'il nous a offerte. C'est là que nous le reconnaissons : car un farceur doit être bienveillant pour ceux de son espèce, au moins à leur début. Si nous exprimions d'abord quelques doutes sur les dispositions du *Fantastique*, si nous lui adressions quelques petites malices, comme il le dit lui-même, c'était uniquement pour le convaincre que, si nos intentions étaient bienveillantes, nous n'étions pas de ces faux amis qui commencent par la flatterie la plus basse et hasardent enfin une lâche attaque.

Tenant mordicus à notre indépendance, nous ne voulions pas nous engager à ménager le *Fantastique* plus qu'aucun autre, bien que nous l'estimions singulièrement comme confrère en gaillardise ; c'était juste et raisonnable, et le *Fantastique* lui-même pourra nous badiner tant qu'il lui plaira, et aussi souvent qu'il aura occasion de le faire, sans que notre traité de paix en soit violé pour cela dans la moindre de ses dispositions.

Nous devons maintenant remercier le *Fantastique* du brevet de farceur qu'il nous donne ; il aime nos gasconnades, dit-il : nous devons dire en réponse que ses fantaisies nous plaisent. Mais nous ne lui promettons pas de s'humilier humblement comme il le fait, se disant si frère, et craignant de "se mesurer avec un antagoniste de la taille du *Gascon*." Ah ! pour ça, M. du *Fantastique*, c'est trop fort ! Parbleu ! le *Gascon* sur ce point ne veut point entendre raison, et nous avons mille peines à ralentir son ardeur. Il voulait de suite qu'on retrécit son format afin de descendre au niveau du *Fantastique*, si c'était là le seul obstacle, mais nous avons réussi à l'apaiser en lui faisant remarquer que le *Fantastique* finirait par comprendre que "ce n'est pas l'habit qui fait le moine."

Ainsi donc, confrère, entre nous égalité et fraternité !

"Le Gascon" jugé par les "grands journaux."

Depuis le plus humble d'entre nos lecteurs jusqu'au plus important de nos politiques, tous ont déjà jugé cet être étrange, qui, par un beau matin, est tombé au milieu de Québec comme un aérolicthe ou comme un habitant de la lune, et qui, sans faire beaucoup de fracas, a cependant mis en émoi la troupe empressée de chercheurs de nouvelles. Imaginez-vous, lecteurs, quels sont les sentiments du *Gascon* quand quelque grand journal sérieux lui jette par la tête une masse de sympathies et de bons souhaits, et cela sans crier gare ! Aussi il ne se sent pas d'aise.

Mais parlons en détail :—

Nous remercions infiniment le *Morning Chronicle* pour le petit article qu'il nous consacre, et qui est même par trop flatteur. N'importe, voilà un confrère généreux.

Nous ne pardonnerons pas au *National* de nous reléguer dans les faits divers. Il aurait pu, ce nous semble, faire comme les autres, et nous consacrer un petit bout d'éditionnel, ne fut-ce que quelques lignes. Le *Gascon* qui n'est pas un fait mais bien un être, ne se contente pas de la première place dans les faits divers. Mais passe :... comme dit le *Canadien*. Le *National*, à part cette faute contre l'étiquette, nous fait un accueil assez courtois. Il dit, entr'autres belles choses, que nos articles sont écrits en très bon français : c'est toujours quelque chose, dans ce temps surtout où la belle langue française ne sait plus où se réfugier, pour échapper aux bourreaux-impitoyables qui la mettent tous les jours à la torture. Quant aux gascons-rédacteurs, ce serait en vain que le *National*, pour les connaître, prêterait les oreilles à tous les on dit.

Le *Canadien* est poli, comme à son ordinaire, mais il n'aime pas, dit-il, la gasconnade à son adresse. Nous le concevons, confrère, et tant que le poisson se plaira dans les flots, le gibier dans les forêts, jamais, nous jamais le *Canadien* ne sera le premier à trouver excellent ce qui s'attaquera à lui-même.

L'accueil du *Courrier* a le mérite de l'originalité. Il parle d'une multitude de choses, de médecine, de soupape, du poète Horace et enfin de sa propre santé. La soupape aurait dû être placée à la fin de l'article, afin d'aider tout le reste à passer, car c'est très indigeste, comme dit encore le *Canadien*. Enfin, le *Fantastique* et le *Gascon* doivent se réjouir, et voilà pourquoi : quand ils se verront taquinés par quelque adversaire incommode, ils n'auront qu'à dire que le *Courrier*

les a déclarés soupapes de sûreté pour déconcerter tous les raisonnements possibles. Quant à Horace, et son tour pendable, qu'il nous suffise de dire que le *Gascon* ne dépendant de personne, pas même du *Courrier*, et ne dînant jamais qu'à sa propre table, critiquera tous ceux sur qui la critique aura quelque prise, même le *Courrier*, quand il en aura occasion. Quant à la santé de ce journal, si elle est délicate au point de souffrir des atteintes du *Gascon*, ce dernier en est vraiment chagrin.

La *Gazette Militaire* ne nous adresse que des amabilités ; nous n'avons donc qu'à la remercier cordialement. Nous sommes surtout heureux de nous voir ainsi jugés par un confrère militaire, et par conséquent chevaleresque.

Le *Journal de Québec*... ah ! c'est vrai ! nous oublions qu'il ne nous a pas encore accueilli. Quelle distraction !!! Nous allons le remercier comme les autres ! N'importe, espérons que cela viendra avec le temps.

Elections de Québec.

Nous avons été informés que le député de Montmorency, l'Hon. M. Cauchon, a proposé devant les membres du Parlement Provincial, que les dernières élections de Québec soient déclarées nulles ; mais nous avons appris avec peine que la Chambre a rejeté cette contestation si juste. Il est vrai qu'elle aurait pris là une mesure extraordinaire ; mais il faut avouer qu'aussi l'élection de Québec a été tout-à-fait extraordinaire.

Nous disons avec peine : ce n'est pas que nous désirions voir se rallumer les anciennes haïnes de parti, se renouveler les scènes sanglantes dont notre ville a été le théâtre ; mais il nous semble que l'on foule aux pieds toute justice sans dire pourquoi :

Notre profession de foi nous oblige à nous déclarer que pour la justice et non pour un parti quelconque ; c'est pourquoi le *Gascon* criera "à l'injustice" à gorge déployée sans craindre qu'on lui reproche ses cris importuns.

Si, par exemple, il plaisait à quelqu'un (c'est ce que nous n'oserions jamais croire) de l'appeler Rouge, parce que qu'il ne veut pas des élections de MM. Alieyn, Simard, et Dubord, "le *Gascon*" lui dirait : "ne plaisez pas, camarade." De même si l'on voulait le déclarer Bleu, il répondrait : "ah ! monsieur, ne me faites donc pas peur !"

Vous voyez, lecteurs, que les partis l'embarassent fort peu dans ses opinions. Ainsi, laissez le vous dire que Rouges et Bleus perdent la tête toutes les fois qu'ils ne s'aper-

peuvent pas qu'il y a déshonneur, infamie de se faire sur une question que l'opinion publique a déjà jugée tant de fois. N'a-t-on pas même vu un de nos députés si machinalement élus, qui ne voulait pas se montrer le jour de son élection, parce qu'on commettait des injustices criantes en sa faveur, qui tournait le dos pour feindre de ne pas s'en apercevoir, mais cependant qui riait malgré lui le lendemain lorsqu'il s'entendit proclamer ? Voilà ce qu'on appelle un homme qui sait tirer profit de la manne tombée du ciel !

En effet, il pouvait bien rougir en entendant prononcer son nom par des électeurs aux gros bâtons, lui qui voulait passer pour un paisible citoyen. Il est vrai qu'il en a rougi un peu en passant, mais il a repris bientôt sa couleur pâle et bleudâtre.

Si cette contestation a été rejetée par la Chambre, nous ne laissons pas d'espérer que le Comité trouvera assez de bons sens et d'honneur dans ses membres pour rendre justice au public qui a droit de se faire entendre.

Que l'on rebatte à présent cette éternelle question de la "représentation basée sur la population," et que nos députés la soutiennent. C'est sans doute ce que font plusieurs, surtout ceux qui ont oublié qu'ils ne sont les représentants du peuple que pour le bien du peuple.

Où, c'est ce que font quelques uns comme s'ils ne savaient pas que déjà Québec n'a pas été libre d'élire ses députés; que c'est le quartier Champlain qui a fourni pour lui avec abondance et profusion ! Comme si on ne savait pas que dans les élections, la race hibernienne se multiplie comme celle des polypes.

Des Casse-cous.

Les casse-cous sont nombreux dans ce temps-ci à Québec. Là où les travaux de l'Aqueduc ne vous empêchent pas de passer il y a des monceaux, soit de pierre soit de bois, sur lesquels (le soir, cela s'entend,) vous allez planter la piroquette, en maudissant la Corporation d'établir ainsi partout des casse-cous. Si la Corporation tient à faire payer la capitation, elle doit au moins prendre les précautions nécessaires pour que ses créanciers n'aillent pas se briser la tête sur les pierres ou les plançons, qu'il plaît à celui-ci ou à celui-là de mettre devant sa porte. Si chacun se met dans la tête que le terrain qui est devant sa propriété, et qui fait partie du chemin public lui appartient plus qu'à tout autre, et qu'il ne se fasse aucun scrupule de l'encombrer lorsque bon lui semble, alors

nécessairement il faudra que les citoyens se munissent d'ailes pour sauter plus facilement.

Pour l'entretien des chemins, la Corporation est d'une négligence extrême. Si, pour avoir des routes praticables, il faut que le Gascon s'en mêle, il s'en mêlera, soyez-en sûrs.

Questions importantes.

"La représentation basée sur la population, et la double majorité," Voilà les deux questions importantes qui mettent en émoi tous les politiciens, et servent de tout sujet à la Majorité des journaux. En effet, ce sont des questions de vie et de mort pour nous. Pour le Bas-Canada la représentation basée sur la population est inadmissible à moins de se jeter pieds et poings liés entre les mains des Haut-Canadiens qui, comme on le sait, ont des opinions un peu trop tyranniques envers la race inférieure, comme on a dit. En effet qu'est deviendrait notre liberté, notre langue, nos lois, notre religion, enfin tout ce qui constitue notre nationalité entre les mains d'un Brown, d'un McKenzie, d'un Walbridge etc. etc., ce ne seraient plus que des souvenirs. Si cette question passe dans notre parlement, il n'y a plus d'union possible entre les Canadiens. En effet, que serait le Bas-Canada sous ce régime ? Nous l'avons dit, un véritable pays d'esclaves.

Pour la double majorité c'est une question à part, c'est quelque chose de fondé sur la justice humaine, sur la loi naturelle. Deux provinces séparées par les mœurs, les coutumes, la langue, le caractère, comme le, sont les deux Canadas, doivent avoir, puisqu'elles sont unies par la loi, un ministère qui soit appuyé par la majorité de l'une et de l'autre province, car il n'est pas juste qu'une colonie qui a autant de droits à la liberté que celle à laquelle elle est unie, soit gouvernée par celle-ci.

Aussi croyons-nous que les membres du VI parlement sauront appuyer sur ces questions, et ne compromettront pas leur mandat en votant avec irréflexion sur des questions d'une importance aussi grave.

L'Adresse

Qu'est-ce que l'adresse ? Je me suis souvent fait cette question, et je n'ai jamais pu la résoudre que comme suit. c'est un petit discours que le ministère présente aux membres de la Chambre Basse, dans le but de la faire adopter, et de l'offrir ensuite à Son Excellence le Gouverneur en chef des Canadas-Unis ; c'est un programme

des questions dont la chambre aura à s'occuper durant la session, enfin, c'est quelque chose comme un enfantillage. Et sur ce petit discours, sur ce programme, sur cet enfantillage, on passe quinze jours, trois semaines, et quelques fois plus. Quinze jours pour régler le programme d'une session de trois-mois ! c'est joli. On s'étonnait il y a quelque temps de l'énorme dépense que faisait, selon le National, le gouvernement des Canadas, il n'y a pas à s'étonner si l'on marche toujours ainsi. On paie 120 membres à six piastres par jour (et cela pendant quinze jours) pour la discussion d'une futilité. Pourquoi ne pas voter ou rejeter tout de suite ce que l'on veut voter ou rejeter plus tard. Mais non, dans notre parlement il faut discuter en grand et en petit ; mais cependant on peut bien remarquer que nos membres discutent toujours en grand. Dans l'Adresse, on discute en petit ce que plus tard on discutera en grand, mais cependant lorsque cette motion, qui a été présentée dans l'Adresse, revient plus tard, on recommence la discussion comme de plus belle, on amène les mêmes preuves pour et contre, et il faut lire cette motion trois fois, dans trois séances différentes, pour qu'elle soit admise ou rejetée.

Pour nous, Gascons, cette discussion sur l'Adresse est ridicule, et nous sommes de l'opinion de beaucoup d'autres. Mais c'est une vieille coutume, et dans les siècles de progrès, les vieilles coutumes font loi.

Le Journal des Débats.

"Le Journal des Débats," qui a pour rédacteur un des meilleurs publicistes du Bas-Canada, a fait son apparition à Toronto, mercredi dernier, c'est-à-dire le même jour que "le Gascon" naissait à Québec. Voilà ce qu'on appelle des jumeaux.

Le premier numéro du "Journal des Débats" a fait triste figure, et M. Vidal, à bien raison de dire que "le journaliste canadien a des jours d'épreuves bien différents de ceux par lesquels il peut avoir à passer un confrère à Paris," le premier numéro en est une preuve évidente ; mais en revanche le second numéro l'emporte de beaucoup sur le premier, et dénote bien le rétablissement de la santé de M. Vidal. L'apologie de ce premier numéro et le soin apporté à la rédaction de son successeur ont bien prouvé au public qu'il n'avait pas eu affaire à un blagueur, comme quelques-uns l'ont dit, mais à un homme franc, loyal, fidèle à sa parole, enfin à un Gascon (car M. Vidal est Gascon).

A première vue, l'opinion que nous nous sommes fait du *Journal des Débats* n'a pas été très-flatteuse, mais aussitôt que le second numéro nous est tombé sous la main, nous nous sommes rétracté et notre indifférence s'est changée en un désir des plus formels de le recevoir journallement.

Nous avons à regretter cependant que la poste nous serve si mal, le premier numéro ne nous est parvenue que samedi.

"L'Observateur."

Hier, nouvelle surprise ; et, comme dirait le *Courrier*, nouvelle *soupage* : un petit journal, l'*Observateur*, parcourait les rues sous les bras de quelques porteurs de journaux qui l'offraient en vente, et chacun se le procurait avidement : c'était en effet un nouveau-né !

Nous remercions M. le Propriétaire de l'*Observateur* de nous avoir communiqué son journal : nous échangeons avec plaisir avec lui, et nous lui repetons aussi avec plaisir la phrase banale : " nous lui souhaitons succès." Cependant, nous ferons remarquer à M. Darveau qu'un peu plus de modération et de politesse ne serait pas déplacé dans ses colonnes : on peut rire sans insulter, et notre nouveau confrère, s'il veut introduire ici un style nouveau de sa fabrication, ne réussira pas à s'assurer le patronage du public, qu'il veut "à tout prix mériter." Maintenant, un mot d'explication avec lui : l'autre jour nous réprouvions la manière dont un correspondant du *Fantastique* guerroyait avec M. D., tout en condamnant les idées de ce monsieur, énoncées dans sa lecture sur la Nationalité Canadienne. L'*Observateur* nous remercie de cet article et nous prie de relire sa lecture. Nous l'avons fait, et nous n'en sommes pas moins convaincus que nous avions raison de le blâmer. La lecture de M. D., telle qu'il l'a prononcée, et la lecture de M. D., telle que publiée dans "le National," ne sont pas, tant s'en faut, deux portraits photographiques : les auditeurs et les lecteurs de sa lecture peuvent ne pas être les mêmes personnages, mais ceux qui ont entendu et lu en même temps peuvent corroborer notre avancé. Voilà pourquoi nous persistons à dire que les idées de M. Darveau sur les prêtres et les riches ne nous édifient nullement.

"A tout péché miséricorde," dit le proverbe. Nous espérons donc que nos relations avec l'*Observateur* ne souffriront nullement de cette petite explication qu'il a provoquée. Mais s'il se fâche, et s'il nous met au rang des "petites guenilles," nous

le laisserons nous apostropher tant qu'il lui plaira. Mais nous ne le croyons pas.

Succède donc à l'*Observateur*, et puisse son rédacteur observer longtemps ce qui se passe ! mais qu'il respecte le public, s'il veut que celui-ci l'encourage.

Nous remercions le public de l'encouragement qu'il a donné à cette publication naissante. Nous ne devons pas nous attendre à ce qu'un patronage aussi distingué accueille une petite feuille modeste et craintive, qui s'étonnait elle-même de sa confiance.

Il s'agit pour nous maintenant de nous montrer de plus en plus dignes de cet encouragement : nous tâcherons !

Aux Correspondants.

Nous avons déjà reçu quelques correspondances : les unes ont été reçues à bras ouverts, parce que leurs auteurs se sont conformés exactement à nos recommandations, dont la principale est qu'ils doivent nous donner leurs noms. Les autres ont occasionné quelque débat (entre les Gascons Rédacteurs) : les uns voulaient sans miséricorde les envoyer au panier, tandis que les autres plus humains voulaient qu'on usât cette fois d'indulgence. L'avis de ces derniers l'a emporté.

Nous devons avertir en particulier "un des lecteurs du Gascon" qu'il ait à nous donner ses noms et prénoms, et qu'il veuille bien payer la poste, s'il veut voir paraître les autres correspondances qu'il nous promet.

Correspondances.

MM. DU GASCON,

J'estime beaucoup M. Cyr. Boucher ; car c'est un jeune homme qui a de bons principes, beaucoup de patriotisme, et qui se fera, je l'espère, un chemin honorable dans le monde, si ses jours se prolongent. Cependant, sans vouloir lui chercher noise au sujet d'une correspondance que je viens de voir dans le "Courrier du Canada," je prendrai seulement la petite liberté (bien inoffensive sans doute) de lui, conseiller, bien charitablement, de ne pas copier, sans en avertir par guillemets ou par d'autres marques, les paroles des autres.

Ainsi, MM. les Collaborateurs, savez-vous ce que dirait Ls. Veillot, s'il voyait la lettre de M. Boucher ? Il dirait tout uniment, avec cet aplomb et ce sans-gêne, que vous lui connaissez, que "M. Boucher l'a volé, l'a pillé."

Cette remarque que je viens de faire se rapporte surtout à la phrase que je vais citer :

"Le savantissime, savantifié, et savantifiant ; per omnes modos, M. Babinet" Ls. Veillot. M. Boucher, lui, dit : "Le savantissime, savantifiant et savantifié, per omnes modos, M. Dessaulles.

CYR. BOUCHER.

J'avoue que le rôle de M. Veillot joué en Canada par un Canadien serait assez beau : mais en voulant imiter ses actions, il faudrait éviter de répéter trop fidèlement ses paroles, surtout sans en avertir le lecteur. Les malins diraient : "Que M. Boucher voudrait faire une *doublure* de Ls. Veillot.

Tout à vous,

ELZIRE PAPANOIS.

Québec, 4 Mars 1858.

Petite conversation au coin d'une rue.

MM. les Collaborateurs.

Permettez-moi l'insertion d'une controverse que j'ai entendu Jeudi dernier à l'égard du *Gascon*. Les personnes sont : un gros boucher qui fait honneur, j'en suis sûr, à tous les morceaux de viande et à tous les saucissons qui passent entre ses mains ; un *garçon-boucher*, comme ils le disent, ou si vous l'aimez mieux, un *apprenti-boucher*, ou mieux encore, un *clerc-boucher*, qui ne paraissait pas du tout dans sa profession avec son *morceau de bœuf* sur l'épaule ; et quelques autres intimes.

Notre boucher et son apprenti venaient dans une direction, tandis que deux ou trois autres personnes, dont je n'ai pu savoir le métier, venaient en sens contraire ; et comme tout ce qui marche en sens inverse, en droite ligne, (cela s'entend) doit toujours se rencontrer, nos personnes se rencontrèrent comme j'allais prendre une petite ruelle menant... vous savez bien où. J'allais continuer sans faire attention à nos hommes, lorsque j'entendis notre boucher érier d'une voix de stentor, "C'est le *papier-gascon*." Je vis alors qu'un de ceux qui avait rencontré le maître-boucher, s'était aperçu d'un morceau de Gazette que celui-ci tournait dans ses mains, lui avait demandé ce que c'était, et qu'alors notre boucher, pour se donner de l'importance, je crois, avait crié si fort :

"C'est le *papier-gascon*."

Un *spectateur*. Mais qu'est-ce que c'est donc que ce *Gascon* ?

Le *garçon-boucher*. C'est un *p'tite gazette* qui a sorti aujourd'hui. Tu sais que moi j'aime bien à lire les gazettes, et je l'ai achetée. Je savais qu'il allait sortir aujourd'hui.

d'hui, mais j'avais oublié d'aller le chercher ; par bonne chance j'ai rencontré tantôt un petit garçon qui le vendait *Quatre sous*, c'est toujours pas pour ruiner un homme, *quatre sous*. Je les regrette pas mes *quatre sous* aussi, c'est drôle, c'est farceur, à faire mourir de rire *Jean Bonhomme* qui est toujours si sérieux."

Après cette apologie du *Gascon*, nos hommes se séparèrent en me laissant tout étourdi de voir juger aussi bien des gens aussi peu érudits. Je me rappelle aussi, que non content d'avoir loué le *Gascon* comme *farceur*, le petit boucher le regardait aussi comme bon politique (car il paraît que c'est un grand politique, que ce *garçon-boucher*.)

MM. les Collaborateurs, le jugement de ces hommes a été celui de la plupart des gens instruits et compétents. "Tel est aussi le mien, et j'espère que vous continuerez à nous amuser tous les Mercredis.

UN AMATEUR DE VOS GASCONNADES.

Cette correspondance est par trop flatteuse pour nous, aussi nous nous serions bien gardé de la publier, si nous n'eussions vu là-dedans quelque chose pour amuser un peu nos lecteurs.

L'Orthographe réduit a sa plus simple expression.

L'abbé de Boufflers s'est illustré à la fin du XVIII^e siècle. Il a tout-raillé et tout-chansonné. Il avait infiniment d'esprit, et fort peu de sens commun. Beaucoup de ses vers sont agréables, quelques-uns sont charmants, la plupart fort licencieux. Nous ne donnerons de lui que le morceau d'histoire suivant, de la belle Hélène, femme de Ménélas. Cette biographie courut les rues ; elle servira d'échantillon pour faire connaître les jeux d'esprit dont s'amusait la cour de France en l'an de grace et de tranquillité 1788.

Histoire d'Hélène, par M. l'abbé de Boufflers,

L. n. n. e. o. p. y. l. i. a. t. t. l. i. a. m. e. l. a.
e. t. m. e. l. i. a. r. i. t. l. i. a. v. q. l. i. e. d.
e. d. a. c. a. g. a. c. k. e.

UN DES LECTEURS DU GASCON.

ERRATA.

⚡ Nous faisons remarquer à nos lecteurs que nous avons commis une faute de français dans notre dernier numéro. Ce n'était rien moins que le mot *raison* que nous avons fait masculin, tandis qu'il est féminin. C'est une faute de typographie.

Un mariage a la rame.

Sur les bords rians du Missouri vivait un citoyen recommandable, Yankee d'origine et Mormon selon la foi. L'histoire des Mormons est assez connue pour que je sois dispensé d'en parler longuement : il suffit de dire que ces drôles ne se font pas scrupule d'épouser autant de femmes qu'ils en peuvent nourrir.

Le Yankee en question, profitant de l'avantage que lui offrait sa croyance religieuse, voyait déjà près d'une douzaine de joyeuses épouses assises autour de sa table dont elles faisaient les plus beaux ornements. Il est cependant vrai de dire que plus on a plus on veut avoir : car notre Mormon était encore tout occupé du choix d'une nouvelle épouse plus jeune et par conséquent plus amusante que les autres. Bien qu'il en eût de tous les goûts, il ne laissait pas de désirer encore celle-là.

Or, celle qu'il adorait appartenait à un brave Trembleur (quaker) qui n'était pas trop d'avis de marier sa fille à un Mormon. Souvent on s'était querellé : l'un réclamait son amante comme lui appartenant suivant le droit des gens, l'autre n'entendait rien en ce droit des gens et ne consultait que son amour paternel et sa foi. Mais là ruse était là pour favoriser le Mormon.

A raison de quelques piastres, un ministre fut engagé à célébrer le mariage dès la première occasion favorable. Il ne s'agissait donc plus que d'enlever l'amante.

D'abord le Yankee eut soin de faire préparer d'avance une légère embarcation pour fuir sur le Missouri ; et le jour convenu, la belle échappa à la vigilance de ses parents.

Ce fut nos Mormonnes du ménage qui guidèrent la barque et la firent voler sur les ondes, impatientes d'embrasser leur future compagne. A peine hélas ! avait-on sillonné les vagues du fleuve, que parut le père Trembleur, désespéré de voir sa fille si injustement enlevée. Il était accompagné de douze nègres forts, robustes, qui avaient beaucoup plus d'avantage sur la rame que les pauvres Mormonnes.

Déjà le malheureux père allait rejoindre sa fille : mais le ministre du Seigneur l'a prévenu. Elevant les mains au ciel, il célébra un mariage de circonstance.

Mr. R. . M. . acceptez-vous . . . ?

Oui, oui, dit le Mormon impatient.

Puis s'adressant à la fille :

Mlle. voulez-vous accepter . . . ?

Oui, sans doute, c'est bon, c'est bon ! s'écria-t-elle avec empressement.

Au moment même, le Trembleur allait les

saisir ; mais il vit que sa cause était désespérée et le mariage des plus sacrés. Il se serait alors contenté d'assommer le Mormon avec sa rame, si, par un étrange accident, il ne fut pas tombé hors de la barque : car il y allait avec tant de cœur, qu'il en culbuta pour aller voir le fond !

La nouvelle mariée l'aurait volontiers laissé boire quelques gouttes à la santé de son époux, si un nègre plus humain qu'elle, ne l'eut retiré du gouffre.

(Communiqué.)

Causeries.

⚡ Un nègre très intelligent et de la secte des universalistes, donna un jour une marque très significative du caractère de sa religion.

Un autre esclave, qui, lui, était un Baptiste, avait obtenu de ses coreligionnaires la permission de prêcher. Pendant qu'il distribuait avec chaleur et avec abondance la parole *de vie* devant un nombreux auditoire d'hommes de sa couleur, il se mit en frais de décrire la manière dont Adam fut créé. "Lorsque Dieu créa Adam, dit-il, il se pencha à terre, prit de l'ordure, l'humecta de sa salive, la réchauffa entre ses deux mains, la pétrit et lui donna une forme humaine ; puis il l'appuya contre une clôture pour la faire sécher." "Arrête un peu, l'ami," dit notre Universaliste, "tu dis que c'est là l'homme le plus *chanci* qui ait jamais été créé ?"

"Certainement," dit le prédicateur. "Bien," reprit l'autre, "dis-moi un peu maintenant, comment se fait-il qu'on ait transporté là une clôture ?"

"Ouf," s'écria le prédicateur, "encore deux questions comme celle-là, et il n'y a plus de théologie dans le monde."

Heureusement qu'il ne faut pas tenir cela pour des articles de foi !

CONDITIONS DE CE JOURNAL.

Le *Gascon* paraîtra une fois la semaine, tous les Mercredis autant que possible. Le prix par numéro sera de quatre sous, on pourra s'abonner aussi à l'année moyennant 75 shelings payables d'avance. A raison de quinze sous on pourra s'abonner pour un mois seulement.

On ne recevra aucun abonnement sans que le versement de l'argent soit effectué d'avance.

On pourra se procurer des exemplaires chez M. Lamoureux, imprimeur, qui recevra tous les abonnements.

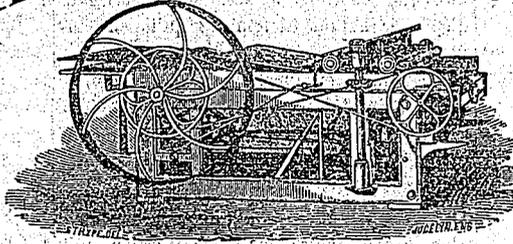
TARIF DES ANNONCES.

1ere insertion, par ligne 3d
Chaque insertion subséquente, par ligne 1d
Toutes les correspondances ou autres écrits devront être adressés à M. Lamoureux et francs de port.

Tous les correspondants devront donner leurs noms aux rédacteurs.

Les abonnés de la campagne pourront se procurer le journal en s'adressant par écrit ou autrement, à l'imprimerie, en payant l'abonnement d'avance, soit pour un mois ou pour un an.

IMPRIMERIE DE P. LAMOUREUX



RUE LA MONTAGNE, BASSE-VILLE.

Le soussigné prend la liberté d'annoncer au public en général, qu'ayant augmenté son établissement d'un assortiment considérable de

Caractères Uni et de Fantaisie,

Est maintenant prêt d'entreprendre toute

SORTE D'OUVRAGE,

TEL QUE

BLANCS DE TOUTES SORTES; CARTES D'AFFAIRES, DE VISITES, DE BAL,
DE NOCES, ET AUTRES; GRANDE ET PETITES AFFICHES; BLANCS
DE DOUANE; CIRCULAIRES; CHEQUES DE BANQUE ET
AUTRES; CATALOGUES; ETIQUETTES DE
TOUTES SORTES; PAMPHLETS;
Etc., Etc. Etc.

Aussi, tout ce qui s'exécute dans

L'ART TYPOGRAPHIQUE,

DEPUIS

LA PLUS PETITE CARTE JUSQU'AU PLUS GRAND PLACARD,

→ Tout ouvrage sera livré au temps promis; et sera de la meilleure main-d'œuvre,

ET AU PLUS BAS PRIX POSSIBLE.